il n'augmente notre génie qu'autant que l'exercice, dans lequel conſiſte la pratique de l'art, peut changer réellement quelque choſe dans la configuration & dans la conformation de nos organes. Ce que cet exercice y peut changer, eſt bien peu de choſe. L'art ne ſupprime pas plus les défauts d'organiſation, qu'il apprend à cacher, qu'il augmente l'étenduë naturelle des talens phyſiques que ſes leçons perfectionnent.

SECTION VIII.

Des Plagiaires. En quoi ils diffèrent de ceux qui mettent leurs études à profit.

MAIS, me dira-t'on, un Artiſan ne peut-il pas ſuppléer au peu d'élévation & à la ſtérilité de ſon génie, en transplantant dans ſes ouvrages les beautez qui ſont dans les ouvrages des grands Maîtres? Les conſeils de ſes amis ne peuvent-ils pas l'élever où les forces de ſon génie n'auroient pû le porter.

Je réponds, quant au premier point, qu'il fut toujours permis de s'aider de

l'esprit des autres, pourvû qu'on ne le fasse point en Plagiaire.

Ce qui constitue le Plagiaire, c'est de donner l'ouvrage d'autrui comme son propre ouvrage. C'est de donner, comme étant de nous, des vers entiers que nous n'avons eu aucune peine ni aucun mérite à transplanter d'un poëme étranger dans le nôtre. Je dis que nous avons transplanté sans peine dans notre ouvrage; car lorsque nous prenons les vers dans un Poëte qui a composé dans une langue autre que la langue dans laquelle nous écrivons, nous ne faisons pas un *plagiat*. Le vers devient nôtre en quelque façon, à cause que l'expression nouvelle que nous avons prêtée à la pensée d'autrui, nous appartient. Il y a du mérite à faire un pareil larcin, parce qu'on ne sçauroit le faire bien sans peine, & sans avoir du moins le talent de l'expression. Il faut autant d'industrie pour y réussir, qu'il en falloit à Lacédémone, pour faire un larcin en galant homme. Trouver en sa langue les mots propres, & les expressions équivalentes à celles dont se sert l'Auteur ancien ou moderne qu'on traduit : sçavoir leur donner le tour nécessaire, pour qu'elles fassent sentir l'énergie de la pensée, &

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

qu'elles préſentent la même image que l'original, ce n'eſt point la beſogne d'un Ecolier. Ces penſées tranſplantées d'une langue dans une autre, ne peuvent réuſſir qu'entre les mains de ceux qui du moins ont le don de l'invention des termes. Ainſi, lorſqu'elles réuſſiſſent, la moitié de leur beauté appartient à celui qui les a remiſes en œuvre.

On ne diminuë donc guéres le mérite de Virgile, en faiſant voir qu'il avoit emprunté d'Homere une infinité de choſes. Fulvius Urſinus auroit pris une peine fort inutile, s'il n'avoit recueilli tous les endroits que le Poëte Latin a imitez du Poëte Grec, que pour diminuer la réputation du Poëte Latin. Virgile s'eſt, pour ainſi dire, acquis à bon titre la propriété de toutes les idées qu'il a priſes dans Homere. Elles lui appartiennent en Latin, à cauſe du tour élégant & de la préciſion avec laquelle il les a renduës en ſa langue, & à cauſe de l'art avec lequel il enchaſſe ces différens morceaux dans le bâtiment régulier dont il eſt l'Architecte. Ceux qui ſe ſeroient flatez de diminuer la réputation de M. Deſpréaux, en faiſant imprimer, par forme de commentaire mis au bas du texte de ſes ouvrages, les vers

d'Horace & de Juvenal qu'il a enchaſſez dans les ſiens, ſe ſeroient bien abuſez. Les vers des anciens, que ce Poëte a tournez en François avec tant d'adreſſe, & qu'il a ſi bien rendus une partie homogene de l'ouvrage, où il les inſere, que tout paroît penſé de ſuite par une même perſonne, ſont autant d'honneur à Deſpréaux, que les vers qui ſont ſortis tout neufs de ſa veine. Le tour original qu'il donne à ſes traductions, la hardieſſe de ſes expreſſions, auſſi peu contraintes que ſi elles étoient nées avec ſa penſée, montrent preſque autant d'invention, qu'en montre la production d'une penſée toute nouvelle. Voilà ce qui fit dire à la Bruyere (*a*) que Deſpréaux paroiſſoit créer les penſées d'autrui.

C'eſt même donner une grace à ſes ouvrages, que de les orner de fragmens antiques. Des vers d'Horace & de Virgile bien traduits, & mis en œuvre à propos dans un Poëme François, y font le même effet que les ſtatuës antiques font dans la gallerie de Verſailles. Les lecteurs retrouvent avec plaiſir, ſous une nouvelle forme, la penſée qui leur plût autrefois en Latin. Ils ſont bien

(*a*) *Harangue à l'Académie.*

aiſes d'avoir l'occaſion de réciter les vers du Poëte ancien, pour les comparer avec les vers de l'imateur moderne qui a voulu lutter contre ſon original. Il n'y a rien de ſi petit dont l'amour propre ne faſſe cas, quand il flate notre vanité. Auſſi les Auteurs les plus vantez pour la fécondité de leur génie, n'ont-ils pas dédaigné d'ajouter quelquefois cette eſpéce d'agrément à leurs ouvrages. Etoit-ce la ſtérilité d'imagination qui contraignoit Corneille & la Fontaine d'emprunter tant de choſes des anciens? Moliere a fait ſouvent la même choſe, & riche de ſon propre fonds, il n'a pas laiſſé de traduire dix vers d'Ovide de ſuite dans le ſecond Acte du Miſantrope.

On peut s'aider des ouvrages des Poëtes qui ont écrit en des langues vivantes, comme on peut s'aider de ceux des Grecs & des Romains; mais je crois, que lorſqu'on ſe ſert des ouvrages des Poëtes modernes, il faut leur faire honneur de leur bien, ſurtout ſi l'on en fait beaucoup d'uſage. Je n'approuve point, par exemple, que M. de la Foſſe ait pris l'intrigue, les caracteres & les principaux incidens de la Tragédie de Manlius, (*a*) dans la Tragédie Angloi-

(*a*) *Manlius fut joüée en 1697.*

se de M. Otwai, intitulée, *Venise préservée*, (*a*) sans citer l'ouvrage, dont il avoit tant profité. Tout ce qu'on peut alléguer pour la défense de M. de la Fosse, c'est qu'il n'a fait qu'user de représailles en qualité de François, parce que M. Otwai avoit pris lui même dans l'histoire de la Conjuration de Venise par l'Abbé de Saint Réal, (*b*) le sujet, les caracteres principaux & les plus beaux endroits de sa piéce. Si M. de la Fosse a pris à M. Otwai quelque chose que l'Anglois n'eût pas emprunté de l'Abbé de Saint-Réal, comme l'Episode du mariage de Servilius, & la Catastrophe, c'est que celui qui reprend son vaisseau enlevé par l'ennemi, est censé le maître de la marchandise que l'ennemi peut avoir ajoutée à la charge de ce vaisseau.

Comme les Peintres parlent tous, pour ainsi dire, la même langue, ils ne peuvent pas employer les traits célébres, dont un autre Peintre s'est déja servi, lorsque les ouvrages de ce Peintre subsistent encore. Le Poussin a pû se servir de l'idée du Peintre Grec qui avoit représenté Agamemnon la tête voilée au sacrifice d'Iphigénie, pour mieux don-

(*a*) *Joüée en 1682.* (*b*) *Imprimée en 1674.*

ner à comprendre l'excès de la douleur du pere de la victime. Le Pouſſin a pû ſe ſervir de ce trait pour exprimer la même choſe, en repréſentant Agrippine qui ſe cache le viſage avec les mains dans le tableau de la mort de Germanicus. Le tableau du Peintre Grec ne ſubſiſtoit plus, quand le Peintre François fit le ſien. Mais le Pouſſin auroit été blâmé d'avoir volé ce trait, s'il ſe fût trouvé dans un tableau, ou de Raphaël, ou du Carrache.

Comme il n'y a point de mérite à dérober une tête à Raphaël ou une figure au Dominiquain; comme le larcin ſe fait ſans grand travail, il eſt défendu ſous peine du mépris public. Mais comme il faut du talent & du travail pour animer le marbre d'une figure antique, & pour faire d'une ſtatuë un perſonnage vivant, & qui concoure à une action avec d'autres perſonnages, on eſt loüé de l'avoir fait. Qu'un Peintre ſe ſerve donc de l'Apollon de *Belveder* pour repréſenter Perſée ou quelque autre Héros de l'âge de Perſée, pourvû qu'il anime cette ſtatuë, & qu'il ne ſe contente pas de la deſſiner correctement pour la placer dans un tableau telle qu'elle eſt dans ſa niche. Que les Peintres donnent

donc la vie à ces ſtatuës, avant que de les faire agir. Voilà ce qu'a fait Raphaël, qui ſemble, nouveau Prométhée, avoir dérobé le feu céleſte pour les animer. Je renvoye ceux qui voudroient avoir des éclairciſſemens ſur cette matiere, à l'écrit Latin de Rubens, touchant l'imitation des ſtatuës antiques. Qu'il ſeroit à ſouhaiter que ce puiſſant génie eût toujours pratiqué dans ſes ouvrages les leçons qu'il donne dans cet écrit!

Les Peintres qui font de l'antique le même uſage que Raphaël, Michel-Ange & quelques autres en ont fait, peuvent être comparez à Virgile, comme à Racine & à Deſpréaux. Ils ſe ſont ſervis des Poëſies anciennes par rapport au tems où ils compoſoient, comme les Peintres illuſtres que j'ai citez, ſe ſont ſervis des ſtatuës antiques. Quant à ces Peintres ſans verve, qui ne ſçavent faire autre choſe, en compoſant, que mettre, pour ainſi dire, à contribution les tableaux des grands maîtres, taxant l'un à deux têtes, impoſant l'autre à un bras, & celui qui eſt plus riche à un grouppe: Brigands, qui ne fréquentent le Parnaſſe, que pour y détrouſſer les paſſans, je les compare aux couſeurs de centons les plus mépriſez de tous les faiſeurs de

vers. Qu'ils évitent de tomber entre les mains du Barigel que le Boccalin établit ſur le double Mont. Il pourroit les faire flétrir.

Il y a bien de la différence entre emporter d'une gallerie l'art du Peintre, entre ſe rendre propre la maniere d'opérer de l'Artiſan qu'on vient d'admirer, & remporter dans ſon portefeuille une partie de ſes figures. Un homme ſans génie, n'eſt point capable de convertir en ſa propre ſubſtance, comme le fit Raphaël, ce qu'on y remarque de grand & de ſingulier. Sans ſaiſir les principes généaux, il ſe contente de copier ce qu'il a deſſous les yeux. Il emportera donc une des figures, mais il n'apprendra point à traiter dans le même goût une figure qui ſeroit de ſon invention. L'homme de génie devine comment l'ouvrier a fait. Il le voit travailler, pour ainſi dire, en regardant ſon ouvrage, & ſaiſiſſant ſa maniere, c'eſt dans l'imagination qu'il remporte ſon butin.

Quant aux avis des perſonnes intelligentes, il eſt vrai qu'ils peuvent empêcher les Peintres & les Poëtes de faire des fautes; mais comme ils ne ſuggerent pas les expreſſions ni la poëſie du ſtyle, ils ne ſçauroient ſuppléer au génie.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Ils peuvent bien redresser l'arbre, mais non pas le rendre fécond. Ces avis ne sont bons que pour corriger les fautes, & principalement pour rectifier le plan d'un ouvrage de quelque étenduë, supposant que les Auteurs fassent voir leur plan en esquisse, & que ceux qu'ils consultent, le méditent, & se le rendent présent, comme s'ils l'avoient fait eux-mêmes. *Diligenter legendum est*, dit Quintilien, *ac penè ad scribendi sollicitudinem. Nec per partes modò scrutanda sunt omnia, sed perfectus liber utique ex integro resumendus.* C'est ainsi que Despréaux donnoit à Racine des avis qui lui furent tant de fois utiles. Que peut gagner en effet un Poëte qui lit un ouvrage, lequel a déja reçu sa derniere main, que d'être redressé sur quelque mot, ou tout au plus sur quelque sentiment? Supposé même qu'on pût, après une simple lecture, donner un bon avis à l'Artisan sur la conformation de son ouvrage, seroit-il assez docile pour s'y rendre, seroit-il assez patient, pour refondre un ouvrage déja terminé, & dont il se tient quitte?

Les génies les plus heureux ne naissent pas de grands Artisans. Ils naissent seulement capables de le devenir. Ce

n'eſt qu'à force de travail qu'ils s'élevent au point de perfection qu'ils peuvent atteindre,

Doctrina ſed vim promovet inſitam,
Rectique cultus pectora roborant. (*a*)

dit Horace. Mais l'impatience de nous produire, nous aiguillonne. Nous voulons déja faire un Poëme, quand nous ſommes à peine capables de bien faire des vers. Au lieu de commencer à travailler pour nous-mêmes, nous voulons travailler pour le public. Telle eſt principalement la deſtinée des jeunes Poëtes. Mais comme leur génie ne ſe connoît pas bien lui-même, comme ils n'ont pas encore un ſtyle formé, qui ſoit propre au caractere de leur génie, & convenable pour exprimer les idées de leur imagination, ils s'égarent en choiſiſſant des ſujets qui ne conviennent pas à leurs talens, & en imitant dans leurs premieres productions, le ſtyle, le tour & la maniere de penſer des autres. Par exemple, Racine (*b*) compoſa ſa premiere Tragédie dans le goût de Corneille, quoique ſon talent ne fût pas pour traiter la Tragédie, comme Corneille l'avoit traitée. Racine n'auroit pû ſe ſou-

(*a*) *Ode 4. lib. 4.* (*b*) *Les Freres ennemis.*

tenir, si, pour me servir de cette expression, il eût continué de marcher avec les brodequins de son devancier. Il est donc naturel que les jeunes Poëtes, qui, au lieu d'imiter la nature du côté que le génie la leur montre, l'imitent du côté par lequel les autres l'ont imitée, qui forcent leur talent, & le veulent assujettir à tenir la même route qu'un autre tient avec succès, ne fassent d'abord que des ouvrages médiocres. Ce sont des aînez indignes ordinairement de leurs cadets.

Il seroit inutile cependant de vouloir engager de jeunes gens, pressez par l'émulation, excitez par l'activité de l'âge, & entraînez par un génie impatient de s'annoncer au public, d'attendre à se produire, qu'ils eussent connu l'espéce dont est leur talent, & qu'ils l'eussent perfectionné. On leur représenteroit en vain qu'ils peuvent gagner beaucoup à surprendre le public : Que le public auroit bien plus de vénération pour eux, s'il ne les avoit jamais vu des apprentifs : Que des chef-d'œuvres inespérez, contre lesquels l'envie n'a point eu le tems de cabaler, font bien un autre progrès que des ouvrages attendus longtems, qui trouvent les rivaux sur leurs gardes,

& dont on peut définir l'Auteur par un poëme ou par un tableau médiocre. Rien n'est capable de retenir la fougue d'un jeune homme, séduit encore par la vanité, dont l'excès seul est à blâmer dans la jeunesse. D'ailleurs, comme dit Cicéron, (a) *Prudentia non cadit in hanc ætatem.*

Ces ouvrages précipitez demeurent; mais il est injuste de les reprocher à la mémoire des Artisans illustres. Ne faut-il pas faire un apprentissage dans toutes les professions? Or tout apprentissage consiste à faire des fautes, afin de se rendre capable de n'en plus faire. S'avisa-t'on jamais de reprocher à celui qui écrit bien en Latin les barbarismes & les solécismes, dont ses premiers thêmes ont été remplis certainement. Si les Peintres & les Poëtes ont le malheur de faire leur apprentissage sous les yeux du public, il ne faut pas du moins que le public mette en ligne de compte les fautes qu'il leur a vu faire, lorsqu'il les définit, après qu'ils sont devenus de grands Artisans.

Au lieu que les Artisans sans génie, qui sont aussi propres à être les Eleves du Poussin que du Titien, demeurent

(a) *Pro Cœlio.*

durant toute leur vie dans la route où le hazard les peut avoir engagez, les Artisans doüez de génie, s'apperçoivent, quand le hazard les égare, que la route qu'ils ont prise, n'est point celle qui leur convient. Ils l'abandonnent pour en prendre une autre; ils quittent celle de leur maître pour s'en faire une nouvelle. Par maître, j'entends ici les ouvrages aussi-bien que les personnes. Raphaël, mort depuis deux cens ans, peut encore faire des Eleves. Notre jeune Artisan, doüé de génie, se forme donc lui-même une pratique pour imiter la nature, & il forme cette pratique des maximes résultantes de la réflexion qu'il fait sur son travail & sur le travail des autres. Chaque jour ajoute ainsi de nouvelles lumieres à celles qu'il avoit acquises précédemment. Il ne fait pas une élégie ni un tableau, sans devenir meilleur Peintre ou meilleur Poëte; & il surpasse enfin ceux qui peuvent avoir été plus heureux que lui, en maîtres & en modéles. Tout est pour lui l'occasion de quelque réflexion utile; & dans le milieu d'une plaine, il étudie avec autant de profit que s'il étoit dans son cabinet. Enfin, son mérite parvenu où il peut atteindre, se soutient toujours, jusques à ce que la

vieilleſſe affoibliſſant les organes, ſa main tremblante ſe refuſe à l'imagination encore vigoureuſe. Le génie eſt dans les hommes, ce qui vieillit le dernier. Les vieillards les plus caducs ſe raniment : ils redeviennent de jeunes gens, dès qu'il s'agit des choſes qui ſont du reſſort de la profeſſion, dont la nature leur avoit donné le génie. Faites parler de guerre cet Officier décrépit, il s'échauffe comme par inſpiration; on diroit qu'il s'eſt aſſis ſur le trépied : il s'énonce comme un homme de quarante ans, & il trouve les choſes & les expreſſions avec la facilité que donne, pour penſer & pour parler, un ſang pétillant d'eſprits.

Pluſieurs témoins oculaires m'ont raconté, que le Pouſſin avoit été juſques à la fin de ſa vie un jeune Peintre du côté de l'imagination. Son mérite avoit ſurvécu à la dextérité de ſa main, & il inventoit encore, quand il n'avoit plus les talens néceſſaires à l'exécution de ſes inventions. A cet égard, il n'en eſt pas tout-à-fait des Poëtes comme des Peintres. Le plan d'un long ouvrage, dont la diſpoſition, pour être bonne, veut être faite dans la tête de l'inventeur, ne peut être produite ſans le ſecours de la mémoire; ainſi ce plan doit ſe ſentir de l'affoi-

bliſſement de cette faculté: ſuite trop ordinaire de la vieilleſſe. La mémoire des vieillards eſt infidéle pour les choſes nouvelles. Voilà d'où viennent les défauts qui ſont dans le plan des dernieres Tragédies du grand Corneille. Les événemens y ſont mal amenez, & ſouvent les perſonnages s'y trouvent dans des ſituations où ils n'ont naturellement rien de bon & de naturel à dire: mais on y reconnoît de tems en tems à la poëſie du ſtyle, l'élévation, & même la fertilité du génie de Corneille.

SECTION IX.

Des obſtacles qui retardent le progrès des jeunes Artiſans.

Tous les génies ſe manifeſtent bien, mais ils ne parviennent point tous au dégré de perfection où la nature les a rendus capables d'atteindre. Il en eſt dont le progrès eſt arrêté au milieu de la courſe. Un jeune homme ne ſçauroit faire dans l'art de la Peinture tout le progrès dont il eſt capable, ſi ſa main ne ſe perfectionne pas en même tems que ſon imagination. Il ne ſuffit pas aux Peintres de concevoir des idées